

VII.

Profession de foi d'un étudiant en médecine.

On venait d'accoucher une femme, et on cherchait à rappeler à la vie un enfant qui venait de naître avec tous les symptômes de l'asphyxie. Un élève en médecine, voyant cet enfant fort mal, cède à un sentiment généreux, et demande tout haut à l'accoucheur si le devoir le plus important en pareil cas avait été rempli, et si le baptême avait été administré. Cette demande est accueillie avec un

sourire de dédain par l'accoucheur : Voilà qui est plaisant, dit-il ! Eh ! ne l'avons-nous pas amplement baptisé en le saçant dans la baignoire de la tête aux pieds ? D'ailleurs, connaissez-vous les intentions de cet enfant ? Savez-vous s'il veut être mahométan ou catholique ? Le jeune homme réplique vivement ; il s'étonne que l'on puisse plaisanter dans une telle circonstance et sur une croyance si respectable, si universelle, si fondamentale. Quand je ne saurais pas, dit-il, si cet enfant veut être chrétien ou mahométan, je ne doute pas qu'il ne veuille être éternellement heureux. Or, puisque j'ai l'intime conviction que le baptême seul peut être pour lui un principe de bonheur, ne m'accuseriez-vous pas vous-même de barbarie si je le laissais mourir sans ce sacrement ? Là-dessus le jeune homme prononça les paroles du baptême en jetant un peu d'eau sur le front de l'enfant. Croyez-vous, dit le docteur, que votre goutte d'eau l'empêchera de mourir ? — Oui, une goutte d'eau l'empêchera de mourir, non pas à la vérité de la mort du corps, mais de celle de l'âme.

Nous regrettons vivement de ne pouvoir faire connaître le nom de ce bon jeune hom-

me ; mais nous prions Dieu de bénir à jamais celui qui a montré à la fois tant de charité et de courage , et qui a fait si publiquement sa profession de foi. Nous ne doutons pas qu'il n'en obtienne la récompense. Au surplus , il est assez remarquable que les étudiants qui étaient témoins de ce débat n'y ont pris aucune part , ils n'ont donné aucun signe d'approbation ni d'improbation ; mais il est à croire qu'intérieurement ils ont conçu de l'estime pour le généreux jeune homme.

VIII.

*Mademoiselle de Lamourous, supérieure
de la Miséricorde, à Bordeaux.*

Elle est morte , cette sainte fille dont Bordeaux s'enorgueillira jusqu'aux dernières postérités. C'est , sans contredit , un de ses plus beaux titres de gloire depuis sa fondation. L'établissement de la Miséricorde est à la fois religieux et philosophique. Aussi, tous les hommes , sans distinction de croyance et d'opinion , étaient-ils pleins d'admiration ,

disons même de vénération pour mademoiselle de Lamourous. Quelle foi, quelle confiance en Dieu fut jamais égale à celle de cette femme forte ? Vivre de crime ou mourir de misère était l'affreuse alternative de ces infortunées victimes de la débauche. Il faut les sauver ; mais quelles seront ses ressources ? — Sa fortune ? — La révolution a pourvu à ce qu'il ne lui en reste qu'un faible débris. — Des souscriptions ? — l'appui des riches du monde ? — Ce sont des moyens à la fois trop incertains et trop bornés. Une ressource inépuisable lui est offerte ; c'est sa foi qui la découvre : *Cherchez le royaume de Dieu et sa justice, tout le reste vous sera donné comme par surcroît*, a dit J.-C. — Sur ces paroles, elle fonde l'établissement le plus admirable qui ait peut-être jamais existé en ce genre. Il faudrait un volume pour dire les prodiges de tous les jours opérés pour le soutien de cette maison.

Plusieurs filles d'abord se réunissent. Il faut louer une vaste maison, la meubler, avoir une chapelle ; elle n'hésite pas. Le local est bientôt trop étroit. Un ancien couvent est en vente ; il faut une grande somme. Dieu est assez riche : on se met en possession de la maison ; on fait un premier paiement, mais il

reste une dette immense. D'où viendra l'argent ? Cela n'inquiète pas mademoiselle de Lamourous. Le duc de Bassano, ministre de la guerre, qui accompagnait Napoléon, entre par hasard dans cette maison. L'ordre qui y règne, le silence, la modestie de ces filles, le touchent ; il en croit à peine ses yeux ; il admire la noble piété de la fondatrice, apprend qu'elle doit plus de 24,000 fr., en parle à l'empereur, et quelques jours après un décret de S. M. donne les moyens d'éteindre la dette. Le nombre des filles augmente, il faut les vêtir, réparer le vieux couvent délabré pour en loger un plus grand nombre. Faites votre devis, disait-elle aux ouvriers qu'elle faisait appeler ; combien en coûtera-t-il pour telle réparation, telle bâtisse ? La note des dépenses étant faite : Allons la porter sur l'autel de la Sainte-Vierge, mes enfans, disait-elle à ses compagnes, c'est elle qui nous enverra les sommes nécessaires. Et jamais elle n'a été en retard d'une heure pour le paiement. Souvent ses filles n'avaient pas de vêtements ; il n'y avait pas de pain pour le lendemain ; elle allait se présenter chez le riche, et le plus souvent aussi c'était des humiliations qu'elle recevait. Heureuse de ces rebuts, elle ren-

trait dans sa maison , allait avec ses filles devant le St.-Sacrement , et là , avec cette simplicité que donne la foi , elle allait frapper à la porte du Tabernacle : « Mon Dieu , dit-elle tout haut , *vos enfans n'ont point de pain !* » Et à peine était-elle sortie du saint lieu , qu'on lui apportait des provisions , des vêtemens , etc. Les prodiges sont là de tous les jours et de tous les genres ; et ce sera un livre précieux que l'histoire de la Miséricorde.

La règle de cette maison est l'œuvre de la sagesse la plus consommée. D'abord , liberté entière ; personne n'y est reçu par force , pas même les plus jeunes ; bonne volonté en entrant , bonne volonté pour rester , libres de s'en aller quand elles le veulent , la porte leur est toujours ouverte. Comme il y a lieu au repentir , on reçoit une deuxième , une troisième fois , tant qu'on peut espérer de les convertir. Elles peuvent aussi y rester toute leur vie , et plusieurs prennent ce parti. Leur vie est très occupée et très variée ; ces filles sont heureuses dans leur pénitence. Rarement il en sort avant d'y avoir passé plusieurs années et y avoir donné des preuves d'une sincère conversion. Combien de ces

infortunées qu'on rend à la société et aux familles ! Il faut voir la ferveur des trois cents qui sont actuellement dans cette sainte maison. Il fallait surtout voir leurs larmes , leur désolation à la mort de leur bonne mère ! Il faut les voir mourir , les entendre parler de leur dernier moment , comme dans le monde on parle d'une partie de plaisir ; se disputer , quand elles sont à l'infirmierie , à qui mourra la première , comme on se dispute à qui sera la plus favorisée , etc. Et cette maison manque de pain ! Et ces filles se couvrent de haillons ! Et le libertin qui la peuple répand son or dans des lieux de prostitution ! Ajoutons que la veille des obsèques de la bonne mère , ces pauvres filles passèrent la nuit à travailler pour gagner un morceau de pain pour le lendemain.

IX.

Le Viatique et la Première Communion ⁽¹⁾.

La mort du chrétien est le chef-d'œuvre de la parole de vie ; et comme la confession qui purifie l'homme , le prépare à recevoir tous les dons divins, elle a sa part , sa grande

(1) Les personnes qui liront le morceau suivant s'apercevront aisément qu'il n'est pas ici question d'un tableau dont l'imagination a fait tous les frais , mais d'une scène réelle dont l'auteur a suivi jusqu'aux moindres détails. Il ne nous est pas permis de soulever le voile dont l'écrivain a enveloppé le nom des personnages qu'il met en action ;

part dans la création des saintes morts. C'est alors surtout , c'est sur le seuil de l'éternité que l'âme de l'humble chrétien apparaît dans ses magnifiques proportions , et , si je puis le dire , avec cette haute stature morale qui dépasse celle des plus sublimes mourans de l'ancien monde. Socrate , dissertant en face de la mort pour prouver qu'elle n'est pas un mal , était-il aussi grand , était-il aussi beau que ce philosophe chrétien qui résumait toute sa sagesse en ce dernier trait de lumière : *Je ne croyais pas qu'il fût si doux de mourir ?* Si vous aviez à faire le portrait de ces deux têtes , pour laquelle réserveriez-vous l'expression la plus inspirée ? L'un pardonnait à la mort , l'autre l'embrassa. Pourquoi pleurez-vous ? Est-ce donc un péché que de mourir ? disait un jeune villageois expirant à sa famille agenouillée autour de lui. De pareils mots sont vulgaires. Que ne vous est-il donné d'être

mais ceux qui ont lu il y a quelques mois dans les journaux une notice nécrologique sur le fils d'un ancien ambassadeur français , qui , après avoir épousé une jeune étrangère de distinction , et l'avoir ramenée du protestantisme dans le sein de l'Église catholique , succomba à une maladie de poitrine le jour même où l'épouse recevait la première communion : ceux-là , disons-nous , se rappelleront le fait auquel l'écrivain fait allusion.

témoin de ce que nous voyons de nos yeux, de ce que nous entendons de nos oreilles, de ce que nous saisissons de tous les sens intimes de l'âme, lorsque, par un concours de circonstances que Dieu a faites, par une complication rare de joie et de douleurs, la mort chrétienne, se révélant sous un demi-jour nouveau, ressemble à ces soirées extraordinaires, dont le crépuscule a des teintes inconnues et sans nom ! Quels tableaux alors ! Quelles apparitions ! Vous en citerai-je une ? Oui, au nom du ciel, je vous la dirai. Je l'ai vue il y a quelques jours ; mais dans cent ans, je dirais encore qu'il n'y a que quelques jours que je l'ai vue. Sachez donc que de deux âmes qui s'étaient attendues sur la terre, et qui s'y étaient rencontrées, et que Dieu avait unies par le nom d'époux et d'épouse, en ouvrant devant elles une longue perspective de ce qu'on appelle bonheur ; que de ces deux âmes, l'une arrivait, par une volonté pure, à la vraie foi, au moment où l'autre arrivait, par une sainte mort, à la vraie vie ; l'une sortait des ombres de l'erreur, comme l'autre était près de sortir des ombres de la terre ; l'une se disposait à participer, pour la première fois, au plus auguste mystère du Christ, lorsque l'autre



allait le recevoir comme une transition dernière à la communion éternelle. Or, c'était une chose sainte, consolante, désirée des anges et des hommes, que ces deux âmes pussent accomplir chacune sa communion, ou plutôt cette communion une et double dans le même lieu, à la même heure, à côté l'une de l'autre, comme à la veille d'un voyage qui sépare, on prend en commun un dernier repas de famille. Il était juste aussi, pour celui qui allait partir, et qui avait demandé avec tant d'instance la foi pour celle qui restait, il était juste qu'il vît, de ses derniers regards, descendre en elle le Dieu qu'il allait rejoindre, afin qu'il pût dire dans toute l'étendue de son cœur : *Maintenant, Seigneur, laissez aller votre serviteur en paix, puisque mes yeux ont vu votre salut*, qui n'est ni le mien, ni le sien, mais le nôtre, ô mon Dieu ! Et comme le pauvre malade ne pouvait aller à l'église assister au saint sacrifice, le sacrifice vint à lui ; et par une dispense miséricordieuse, sa chambre, presque funèbre, fut transformée en sanctuaire. En face de ce lit, qui était déjà comme une espèce d'autel, où l'ami mourant du Christ offrait à Dieu sa propre mort, on éleva un crucifix et un autel,

où le mystère du Christ mourant allait se renouveler. Elle y suspendit des ornemens et des fleurs, car une première communion est toujours une fête. Mais les broderies que sa main attacha au devant de l'autel, rappelaient une autre fête, elles avaient été portées dans une autre cérémonie, dans un autre jour que le jour de la séparation; et après avoir été depuis lors mises à l'écart, elles sortaient de nouveau, elles reparaissaient là comme pour nous dire que la joie de ce monde n'est qu'un tissu à jour, bien frêle, et que nos espérances ne sont guère qu'une parure qui se déchire. Tout-à-coup cette chambre, sombre jusqu'alors, s'éclaira de la lumière qui jaillissait des flambeaux de l'autel, comme la mort, la ténébreuse s'illumine, pour le juste, des rayons que Dieu tient en réserve pour ses derniers regards. Le sacrifice commença, et il était minuit. Pourquoi fut-il célébré à cette heure? Je vous en dirais bien une raison que les hommes savent; mais je crois que les anges de Dieu en savent d'autres encore, parce qu'ils connaissent toutes les mystérieuses concordances des momens, des heures et des nombres sacrés. C'était l'heure de la naissance du Christ, consommateur de notre foi, auteur

de notre ciel; et il y avait là aussi, je vous l'ai dit, entre ce lit de mort et cet autel, une double naissance, l'une au ciel, l'autre à la foi; réunion rare et privilégiée. Je crois à ces harmonies des heures en faveur de certaines âmes; je crois que le temps, si fantasque, si souvent rebelle à nos arrangemens profanes, est, sous la main de Dieu, un rythme souple et docile, qui obéit, mieux que nous ne le pensons, aux convenances des élus. Le sacrifice donc commença à minuit. Tout une famille y assistait, et avec elle un ami fidèle à toutes les douleurs. De vous dire quelles pensées, quelles émotions passèrent alors dans toutes ces âmes, je ne l'essaierai pas; nulle d'entre elles ne sait elle-même tout ce que Dieu lui a fait sentir. Comme en un jour où le ciel est moitié sombre, moitié serein, un éclair n'en traverse pas moins en un instant tout l'espace d'un pôle à l'autre; ainsi en était-il du sentiment et de la prière, au milieu de cette admirable scène. Ces éclairs de l'âme étaient en quelque sorte présens à la fois sur tous les points de l'étendue que Dieu a donnée au cœur de l'homme, depuis les pensées les plus douces jusqu'aux plus déchirantes; car tous les contrastes étaient réunis dans cette cham-

bre sacrée, ils y étaient représentés, sensibles, vivans : cet autel paré, qui semblait adossé à un cercueil ; ces fleurs qui prédisaient, parmi les glaces de la mort, l'approche de l'éternel et invisible printemps ; cette garde-malade au sombre habit, qui se tenait, comme une mort voilée, en face de l'aube et de l'étoile du prêtre, symbole d'immortalité ; ces vêtemens blancs de la première communiant, de l'épouse de Dieu, qui allaient se changer en la robe noire de la veuve de l'homme ; cette première et cette dernière communion mêlées ensemble ; ces sanglots et ces actions de grâces qui se confondaient dans chaque âme ; cette hostie, partagée entre l'époux et l'épouse, double viatique, pour lui de la mort, pour elle de la douleur ; toute cette famille ensevelie dans un pieux silence, où l'on n'entendait que des larmes qui tombaient sur les livres de prière, et au milieu de ce prosternement général, la tête seule du mourant soulevée sur sa couche, dominant, calme et sereine, toutes ces têtes inclinées par la douleur ! Et si ce divin spectacle, si expressif, si parlant, n'était lui-même qu'un voile qui couvrirait d'autres merveilles saintes, si je vous disais que celle qui restait avait demandé la

foi au lieu du bonheur, et que celui qui parlait avait, jeune et heureux, offert sa vie pour lui obtenir la foi ; si, lorsqu'il vit cette grâce descendre enfin du ciel, mais comme une flamme qui venait, en consumant sa vie, accomplir l'holocauste qu'il avait préparé ; si, dis-je, à cette vue, recueillant ses forces défaillantes, il avait tracé en quelques lignes, et sous la forme d'une élévation vers Dieu, un des plus sublimes testamens de résignation tendre et d'héroïque amour que l'âme d'un chrétien ait jamais inspirés au cœur d'un époux ; si, portant tour à tour ses pensées vers les anges du ciel, et ses regards sur les êtres chéris qui entouraient son lit de mort, ces deux apparitions se confondaient parfois dans son esprit, de telle sorte qu'il semblait prendre les unes pour les autres, Dieu permettant cette douce méprise pour que la transition de ce monde à l'autre lui fût plus unie et plus simple ; si, au moment où il venait de quitter la terre, son image, peinte sous des traits déjà si beaux dans tous les cœurs qui le connaissaient intimement, commença néanmoins à y grandir encore, à s'y transfigurer, parce qu'ils découvrirent tout-à-coup, dans

de modestes papiers qu'il avait cachés, des traces, des reflets de son âme jusqu'alors inconnus, semblables à ces sillons de lumière que laisse après elle une apparition qui s'évanouit! Non, je ne puis vous dire ce que j'ai vu et senti. J'ai lu autrefois les méditations des sages sur le monde futur, je les ai interrogés sur les secrets de la mort et de la vie; mais les clartés que j'en ai reçues sont bien ternes près des révélations qui ont éclairé cette sainte et grande nuit! Jamais je n'ai senti si vivement, en deçà de la tombe, la présence de ce qui est au delà; jamais le voile qui s'étend entre les deux mondes ne m'a paru si transparent; jamais je n'ai eu une pareille intuition de notre immortalité! Je prie Dieu de me réserver ce souvenir pour l'instant de ma mort; car, s'il me réapparaît alors, il me semble que mon dernier rêve de la terre ira se joindre, par une gradation presque insensible, à la première vision qui suit le grand réveil!

L'abbé PH. GERDET.

X.

Lettre à M. le marquis d'...., sur la fête
séculaire du protestantisme, et sur la
réunion des deux Eglises protestantes,

PAR LE COMTE DE MAISTRE.

Monsieur le Marquis,

L'œil ne voit pas ce qui le touche. C'est un axiome que j'emploie souvent dans le cours de mes méditations, et qui me sert à expliquer plusieurs phénomènes. Il m'est rappelé